

## Introduction

Qu'il s'agisse de *boucles réflexives*, de *gloses énonciatives*, de *marqueurs de modalisation autonymique* (Authier-Revuz 1995), de *marqueurs de glose* (Steuckardt et Niklas-Salminen (dirs) 2005), de *marqueurs de reformulation* (Gülich et Kotschi 1983, Le Bot *et al.* (dirs) 2008), de *marqueurs d'approximation* (Mihatsch 2010) ou d'*opérateurs d'approximation* (Berbinski 2019), les *expressions métadiscursives* ont été abordées tant dans l'approche plus large du métadiscours (ou « discours sur du discours », selon Authier-Revuz 2004 : 36), de l'*hétérogénéité énonciative (montrée)* et de la *modalisation autonymique* (Authier-Revuz 1984, 2002) que dans la perspective de l'émergence des marqueurs discursifs (voir, par exemple, Dostie 2004, Dostie et Lefeuve (dirs) 2017).

Le numéro 2/2019 de la revue *Studii de lingvistică* propose un dossier thématique qui interroge les différents aspects entourant l'émergence et l'emploi des *expressions métadiscursives*, en français et dans d'autres langues romanes, ainsi que l'apport théorique de leur étude à l'élucidation des mécanismes de changement linguistique (grammaticalisation, pragmatization, lexicalisation).

Sur les douze articles composant le dossier, la plupart s'arrêtent sur une langue particulière : le français – Biardzka et Komur-Thillo, Corteel, da Silva Genest, Gomila, Ji et Tutin, Petras, Vassiliadou ; le portugais – Duarte et Marques ; l'italien – Khachatryan. Trois proposent des approches qu'on pourrait considérer comme contrastives : français/roumain – Popescu et Ionescu, Steriu et Vlad ; français/italien – Preite et Silletti.

### **Considérations générales**

Pour ce qui est des *types d'expressions métadiscursives* selon la nature des éléments qui les composent, une série importante provient des structures phrastiques construites autour du verbe *dire* (*dire* en français, *dire* en italien, *dizer* en portugais). En tant que verbe de parole, le verbe *dire* est par excellence un candidat à la constitution de telles expressions, une série de recueils d'articles lui ayant déjà été consacrée (voir Rouanne et Anscombe (éds) 2016 ; Gómez-Jordana Ferary et Anscombe (éds) 2015). Les approches de différents types de discours révèlent l'existence d'expressions métadiscursives construites sur d'autres verbes que le verbe *dire* (voir notamment le discours scientifique, dans lequel les opérations métalinguistiques

très variées sont associées avec des verbes comme *appeler, définir, désigner, dire, signifier*, etc.).

Deuxièmement, on identifiera des expressions constituées autour de noms désignant des unités linguistiques ou des métatermes (*mot, terme*). Pour ce qui est de *genre*, en français, et *gen*, en roumain, les valeurs d'exemplification/approximation des marqueurs sont à relier à la nature métalinguistique du nom *genre/gen*.

D'autres éléments peuvent, dans certains contextes, donner lieu à des marqueurs métadiscursifs (*autrement*).

Des opérations métalinguistiques particulières seront associées à des marqueurs spécifiques : la reformulation mobilise des marqueurs de nature adverbiale ou conjonctionnelle (*ainsi, alors, donc*, en français, *astfel (că), aşadar, adică, deci*, en roumain) ou, plus marginalement, des marqueurs contenant des noms (*par exemple, en fait*, en français, *prin urmare, de exemplu, de fapt, în fond*, en roumain) ; la modalisation du dire en discours second est associée avec l'expression *selon A*.

Des « commentaires métadiscursifs » aux marqueurs, particules ou ponctuants discursifs de Vincent et Martel (2001), les expressions métadiscursives présentent différents *degrés de figement*. En fonction du type de discours, des expressions différentes sont identifiées. On retrouvera ainsi des structures paraphrastiques, plus ou moins liées. Certaines prennent, dans le discours scientifique, par exemple, la forme des « routines métalinguistiques » du type *on dit aussi, cela veut dire que, cela ne signifie pas, nous pouvons définir X comme* (qui, sans être proprement figées, n'en sont pas moins soumises aux règles de construction propres au discours scientifique, traversant les disciplines). Les commentaires métadiscursifs (*comment il s'appelle celui-là ?, ça veut dire*) coexistent avec les expressions plus figées (*on dit*) dans un discours qui prend la langue comme objet, à savoir l'intervention orthophonique. Des expressions comme *en un mot, en d'autres termes, on va dire, devo dire, digo, digamos* présentent un degré élevé de pragmatization/grammaticalisation, ce dont rendent compte des propriétés comme la décatégorisation (l'élargissement de la portée syntaxique, la coalescence, l'autonomie syntaxique), la paradigmatization, l'évolution d'emplois référentiels vers des significations pragmatiques (voir, par exemple, Dostie 2004, Traugott 2004). Ce qui caractérise la grammaticalisation qui est à l'œuvre dans cette situation, ce n'est pas vraiment une perte du sens lexical, mais la récupération et la valorisation d'une partie de ce sens, donnant lieu à d'autres valeurs (ce qui, dans les termes d'Apothéoz 2003, constitue un codage de nouvelles valeurs). Différentes contributions de ce numéro en traitent : Corteel, Duarte et Marques, Petraş, Popescu et Ionescu. Il n'en reste pas moins que des valeurs différentes et des

degrés différents de figement coexistent souvent dans un continuum de grammaticalisation, ce que Apothéloz (2003) envisage en termes de « différentiel de grammaticité ». Dans une perspective culiolienne, Khachatouryan rattache les valeurs de l'expression *devo dire* au sémantisme des éléments composants. Gomila traite aussi de l'apport des composants de l'expression *en un mot* à ses emplois. Il en est de même de Vassiliadou, qui travaille sur l'expression *en d'autres termes*.

Les opérations métadiscursives effectuées par les expressions étudiées peuvent être ramenées aux types suivants : reformulation, définition, dénomination, désignation, emprunt terminologique, réparation/correction, atténuation, approximation, exemplification, focalisation, modalisation du dire en discours second, reprise autonymique. Certains caractérisent un discours particulier (par exemple, la définition, la dénomination, la désignation, l'emprunt terminologique pour le discours scientifique).

La discussion sur le *type de discours* et le *type de corpus* est essentielle, car, comme on l'a déjà fait remarquer, tel discours peut privilégier telle opération métadiscursive (voir, par exemple, le discours scientifique). Par ailleurs, on remarquera la variété des types de discours sur lesquels se fondent les démarches entreprises et partant la diversité des corpus (presse, discours scientifique, contes de tradition orale, discours lexicographique, base textuelle Frantext, conversations spontanées, corpus résultat de données sollicitées, échange clinique). Pour ce qui est du rapport entre corpus/type de données et type d'approche, selon que l'on choisit d'envisager un discours particulier ou bien un marqueur particulier (voir la présentation des articles ci-dessous), la démarche sera plutôt de type corpus-driven ou corpus-based. Si, dans la première situation, il s'agit de repérer les marqueurs qui caractérisent un discours particulier et de rendre compte de la présence/absence de tel marqueur par le type de corpus, dans la seconde, notamment lorsqu'on met ensemble plusieurs types de corpus, des réflexions sont menées sur le rapport entre type de corpus et type de marqueurs. Ainsi, une fréquence plus importante de *devo dire* dans le corpus constitué à partir de données sollicitées par rapport aux données écologiques est corrélée avec le type de questions qui donnent lieu à l'expression de points de vue.

Les articles composant le dossier thématique ont été regroupés en deux ensembles : d'une part, les contributions qui prennent comme objet un marqueur particulier ou des couples de marqueurs dans deux langues, d'autre part, celles qui partent d'un discours et d'un corpus particulier pour en arriver aux expressions métadiscursives les caractérisant.

## Présentation des contributions

### *Des marqueurs métadiscursifs...*

Le volume s'ouvre avec la contribution de **Corinne Gomila**, qui s'arrête sur l'expression *en un mot*, dont les valeurs dépendent notamment du sémantisme du métaterme *mot*, mais aussi des autres éléments composants de l'expression. S'appuyant sur les données fournies par Frantext, l'auteure identifie deux configurations sémantico-syntaxiques dans lesquelles figure ce qu'elle appelle la locution *en un mot*. Ces configurations seront associées avec des emplois différents. Ainsi, dans la configuration interphrastique *en un mot* fonctionne comme « connecteur reformulatif récapitulatif ». Dans la configuration intraphrastique, *en un mot* permet un travail sur la nomination, assurant le rôle d'un « marqueur de glose méta-énonciative de nomination » et signalant différents types d'« ajustement de la nomination » : l'adéquation entre les mots et les choses, les relations entre les mots (synonymie relative, classification – hyperonymie, méronymie). Utilisée en français classique, l'expression est moins fréquente aux époques qui suivent, ce dont peut rendre compte l'émergence de marqueurs comme *en somme*, *bref*. La contribution aborde aussi la question du degré de figement de l'expression *en un mot* (qui est d'ailleurs souvent qualifiée de locution) dans ses différents emplois : dans la configuration interphrastique, elle est « non compositionnelle », alors que dans la configuration intraphrastique, elle est de nature « compositionnelle ».

Si l'expression *en d'autres termes* est associée, du fait du sémantisme des éléments composants, à la reformulation paraphrastique, la contribution d'**Hélène Vassiliadou** montre que l'expression marque en plus le dialogisme lié à l'altérité. En la comparant avec deux autres, très proches, *autrement dit* et *c'est-à-dire*, on remarque la proximité de fonctionnement avec *autrement dit* : *en d'autres termes* et *autrement dit* expriment l'altérité, ce qui n'est pas le cas avec *c'est-à-dire* ; en tant que locutions adverbiales, ces deux expressions peuvent avoir pour portée la phrase et apparaître en tête de phrase ; la reformulation qu'elles opèrent est liée à la relation de synonymie. Contrairement à *autrement dit*, *en d'autres termes* doit être précédé d'au moins deux mots ou une proposition. La comparaison de différents types de corpus permet de conclure que l'expression *en d'autres termes* est fréquente dans le discours journalistique, ainsi que dans des textes scientifiques et didactiques, alors qu'elle est plutôt rare dans le discours oral. L'analyse entreprise montre que la valeur de glose proprement dite est associée avec la position intraphrastique (*en d'autres termes* porte sur le mot), alors que la valeur d'altérité se manifeste notamment avec *en d'autres termes* en

position interphrastique. Pour ce qui est de la valeur d'altérité, les emplois identifiés illustrent les trois types de dialogisme : interdiscursif (*en d'autres termes* introduit un discours autre, présentant un fonctionnement conclusif, focalisateur), interlocutif (*en d'autres termes* introduit une implication contextuelle, la reformulation évoquant des alternatives et ouvrant la voie à un discours polémique) et intralocutif (autodialogisme) (*en d'autres termes* introduit une reformulation qui se rapporte au discours du locuteur lui-même). Il n'en reste pas moins que parfois la valeur de reformulation est la seule présente.

**Céline Corteel** revient sur le dossier du fonctionnement et de la grammaticalisation du marqueur *autrement*. C'est justement l'emploi de *autrement* comme marqueur discursif, portant sur le discours lui-même, qui en fait une expression métadiscursive. La grammaticalisation qui rend compte de l'évolution de *autrement* d'une unité se manifestant au niveau du lexique/de la grammaire (adverbe intraprédicatif, portant sur un constituant de la phrase) vers une unité portant sur la phrase et finalement sur le discours (connecteur extraprédicatif) se caractérise notamment par un « *continuum* de sens ». C'est la valeur anaphorique qui permet ces fonctionnements multiples et l'évolution vers la valeur discursive. Plus largement, la notion de complémentarité relie l'adverbe (et le marqueur discursif) *autrement* à l'adjectif *autre*. Qu'il s'agisse de l'« hypothèse niée », de la « complémentarité factuelle » (valeurs associées avec le fonctionnement comme adverbe de phrase) ou de la « rupture de topique » (valeur associée au fonctionnement comme marqueur discursif), il est question de complémentarité dans la mesure où il s'agit de projeter un « cadre sémantique » qui est pris comme point d'ancrage (d'une hypothèse, d'un topique).

**Elżbieta Biardzka** et **Greta Komur-Thillo** reprennent la discussion sur l'expression *selon A* dans un corpus de presse écrite. Leur contribution se situe à deux niveaux : d'une part, elles montrent que si *selon A* introduit une modalisation en discours second, cette modalisation prendra des formes différentes – modalisation sur le contenu (*selon A* indique à qui appartiennent les propos qui servent à modaliser son propre discours ; *selon Pierre*), modalisation sur l'emploi du mot (autonymique) (*selon le mot/l'expression de Pierre*) ou les deux à la fois. Deuxièmement, il se pose la question de la portée de la prise en charge des îlots textuels associés avec *selon A*. Il découle de la démarche entreprise que l'identification de cette portée dépend de toute une série de facteurs tels la nature du SN introduit par *selon*, le contenu de la séquence sur laquelle porte le tour *selon A*, la position (initiale, médiane ou finale) dans la phrase de l'expression *selon A*. Ce qui apparaît comme inédit, c'est que l'association des îlots textuels (visant l'authenticité des paroles) avec l'expression *selon A*, au lieu de permettre l'identification de la portée de la prise en charge, vient en fait

introduire l'ambiguïté, ce qui contribue dans le discours journalistique à la « circulation des dires manipulateurs ».

**Cecilia-Mihaela Popescu** et **Alice Ionescu** proposent une approche comparative des marqueurs discursifs *gen* du roumain et *genre* du français. S'appuyant sur des exemples tirés de corpus oraux unilingues (ORTOLANG et OFROM pour le français, CoRoLa pour le roumain), ainsi que de dictionnaires bilingues en ligne (*ReversoContext, Linguee*), les auteures dressent le tableau des configurations syntaxiques (*gen* peut apparaître antéposé ou postposé à l'élément auquel il se rapporte) et des valeurs pragmatiques des deux marqueurs (ils peuvent ainsi fonctionner comme marqueurs d'approximation, d'exemplification, d'atténuation, comme marqueurs métadiscursifs – marquant la focalisation ou la reformulation –, comme indices citationnels-évidentiels). Un continuum de grammaticalisation peut être envisagé, les marqueurs *genre* et *gen* en constituant l'aboutissement et des expressions comme *de ce genre, dans le genre de X, du genre de X / de genul lui X, în genul lui X, de gen X* des points intermédiaires. Si une certaine influence de l'anglais *like* peut être envisagée pour ce qui est des emplois comme marqueurs discursifs de *genre* et *gen*, il n'en reste pas moins que ces emplois sont à rattacher à la valeur métalinguistique du substantif *genre/gen*. Les parallélismes entre l'évolution des deux expressions viennent d'ailleurs étayer l'idée de développements que rend possibles l'existence des mêmes potentialités dans les deux langues.

Exploitant des données orales et écrites, la contribution d'**Isabel Margarida Duarte** et **Maria Aldina Marques** porte sur deux expressions métadiscursives liées au verbe *dizer* en portugais – *digo* et *digamos*. Il s'agit à l'origine de deux formes verbales différentes (*digo* – indicatif présent, première personne singulier ; *digamos* – subjonctif présent, première personne pluriel), qui aboutissent à des expressions pragmatialisées à des degrés différents (*digo, eu digo, digo eu, digo assim, digamos que, digamos assim, etc.*), pouvant figurer dans des distributions variées. Les valeurs identifiées pour chacune rendent compte, dans une certaine mesure, des propriétés sémantiques du verbe *dizer* lui-même, ainsi que des caractéristiques temporelles, modales, aspectuelles rattachées aux formes grammaticales en question. Ainsi, *digamos* sera associé avec la reformulation, l'atténuation, l'approximation et pourra fonctionner aussi comme ponctuant discursif. *Digo* apparaît comme modalisateur d'un acte assertif (en tant qu'intensificateur ou atténuateur). Dans le cas de l'autodialogisme, *digo* permet au locuteur de reprendre ses propres mots en discours direct ou indirect.

S'inscrivant dans une perspective culiolienne (de par l'importance accordée aux formes et la reprise du modèle de la communication de Culioli), **Elizaveta Khachatryan** analyse les

emplois de *devo dire* dans deux corpus d'italien oral. Ce sont deux corpus de natures différentes, l'un comprenant des données écologiques, non sollicitées (conversations, débats, programmes de radio/télévision), l'autre résultant d'entretiens semi-directifs. Les valeurs de *devo dire* sont rapportées au sémantisme des éléments composants (le verbe modal *dovere* comporte soit une valeur épistémique, soit une valeur déontique ; le verbe de parole *dire*, rendant compte du rapport entre la représentation du monde et la langue, indique par contrecoup le positionnement du locuteur envers son propre discours et envers son interlocuteur). On identifiera ainsi un emploi de *devo dire* du type 'quoi dire' (dans la configuration *devo dire* + subordonnée introduite par *che* 'que') et un deuxième du type 'comment dire' (*devo dire* ayant pour portée un mot ou un syntagme), dont la valeur est liée à la recherche et au choix du mot juste et au besoin de justification de ce choix. La contribution propose aussi une réflexion sur le rapport entre type d'expression métadiscursive et type de discours. Ainsi, la fréquence importante de *devo dire* dans le second corpus serait liée à la nature particulière de ce corpus, impliquant l'expression des points de vue des témoins sur les questions de l'identité nationale et de l'intégration dans une culture différente. C'est la « complicité entre interlocuteurs » qui est visée : tout en renvoyant au rapport du locuteur à son discours, *devo dire* implique le rapport à l'interlocuteur et à sa manière de se représenter le monde, qui peut être différente de celle du locuteur.

### **...aux pratiques métadiscursives contextualisées**

**Christine da Silva-Genest** travaille sur l'échange clinique, plus particulièrement sur celui qui a lieu entre orthophoniste et patient. Le nombre très important de phénomènes métalangagiers identifiés dans l'intervention orthophonique ne saurait étonner, car ce type de situation met en scène la langue comme objet et la langue comme outil. Le corpus sur lequel s'appuie le travail est composé de 28 entretiens produits par 4 couples orthophoniste-enfant, observés pendant 7 mois. Il s'agit d'enfants présentant des troubles de développement du langage oral qui, lors de ces séances, sont amenés à réaliser des tâches linguistiques du type dénomination, récit, etc. Portant sur la langue (plus précisément sur ses différents niveaux de description – phonétique, grammaire, sémantique), sur le discours des enfants ou sur les tâches linguistiques, les interventions métalangagières peuvent prendre des formes différentes : de nature assertive (définition, dénomination, reformulation, correction explicite, reprise autonymique, etc.), de nature interrogative (demande de dénomination, d'explication, etc. ; questions métalinguistiques), instructions. L'intervention orthophonique a un caractère dialogique,

mettant en scène plusieurs points de vue (du locuteur comme être social ou comme orthophoniste, de la norme, des grammairiens, etc.). Par exemple, dans l'intervention portant sur la langue, le discours autre peut être introduit par des expressions construites autour du verbe *dire*, comme *on dit (pas)*, *il faut dire*, *ça veut dire (que)*. La description des formes est accompagnée de celle des fonctions des interventions métalangagières. Il s'agit d'améliorer la réalisation par l'enfant des différentes tâches linguistiques et de contribuer à l'acquisition du langage grâce à des stratégies discursives comme la simplification de la tâche, la remise en cause du discours de l'enfant, la proposition de modèles de production verbale.

Le discours scientifique se caractérise, parmi d'autres, par l'existence d'une « phraséologie transdisciplinaire » ou des « routines », dont les « routines métalinguistiques », qui font l'objet de la contribution de **Yujing Ji** et **Agnès Tutin**. Sans être à proprement parler des phrases figées, les expressions en question ont comme propriété la récurrence de certains formats. À partir d'un corpus composé de 500 articles de recherche dans dix disciplines en sciences humaines et sociales, les auteures procèdent à l'extraction des routines métalinguistiques par la méthode des Arbres lexico-syntaxiques récurrents, autour de pivots provenant de dix classes sémantiques (8 classes de verbes et 2 classes de noms). Les routines identifiées (correspondant à des modèles, à des schémas syntaxiques) seront classées selon les fonctions métalinguistiques accomplies : reformulation (*on dit aussi*, *on peut aussi dire que*, *on peut même dire que*, *cela veut dire que*, *pour le dire autrement*, etc.), réparation (*on ne peut pas dire que*, *cela ne veut pas dire*, *cela ne signifie pas*, etc.), définition (*on définit X comme*, *nous pouvons définir X comme*, *nous pouvons alors/ainsi définir X comme*, *X peut donc être défini comme*, etc.), dénomination (*on appelle X*, *que j'appelle X*, *est désigné par le terme X*, etc.), désignation (*le terme X renvoie à*, *le terme signifie*, *l'expression X désigne*, etc.), emprunt terminologique (*j'emprunte l'expression à quelqu'un*, *pour reprendre la notion/le terme/l'expression/le mot de quelqu'un*, etc.). En plus d'être des marqueurs métalinguistiques, les routines analysées participent plus largement du mouvement argumentatif propre au discours scientifique, assurant aussi des fonctions comme la déduction, l'addition, la concession (voir la présence d'adverbes comme *alors*, *ainsi*, *même*).

Le conte de tradition orale constitue un genre discursif particulier, dans lequel la mise en scène, la représentation d'une histoire par le conteur s'accompagne souvent d'une présence importante d'expressions métadiscursives. **Cristina Petras** aborde, dans un corpus de contes de tradition orale acadiens, les expressions formées autour du verbe *dire*, comme *je dirais (j'dirais)*, *je vas dire (j'vas dire)/je vais dire*, *je pourrais dire*, *on va dire*, *on pourrait dire*, *on*



*dirait, comme on va dire, comme on dirait, comme on pourrait dire, qu'on va dire, qu'on dirait, qu'on pourrait dire.* L'analyse des configurations syntaxiques et des valeurs pragmatiques de ces expressions rend compte de l'émergence des marqueurs discursifs à la suite d'un processus de pragmatization verbale, à partir du verbe plein, avec comme étape intermédiaire le fonctionnement comme recteur faible/verbe parenthétique. Les valeurs pragmatiques identifiées (reformulation, modalisation autonymique, construction du discours) sont liées au type particulier d'énonciation qui caractérise l'art de conter : il s'agit, par exemple, de s'assurer de la justesse de l'emploi d'un mot, d'une formulation, d'atténuer son propos dans certaines situations, de projeter des effets d'attente. Pour ce qui est du type de marqueur privilégié, la présence importante de *on va dire* rend compte de la nature particulière de l'énonciation dans le conte de tradition orale : le narrateur-énonciateur fait comme s'il remettait à plus tard la réalisation de l'acte de dire (*va dire*), dont en plus la prise en charge est partagée avec le co-énonciateur (*on*), dans la recherche de la connivence, ce qui est décrit en général en termes de « déficit de prise en charge », de prise en charge minimale ou de désengagement énonciatif. La mobilisation d'un corpus de français acadien s'avère riche dans la perspective du recueil de données qui attestent l'émergence du marqueur *on va dire*. Selon toute apparence, celui-ci émerge à la même époque en français de France et en français du Canada (québécois et acadien).

La contribution de **Chiara Preite** et **Alida Maria Silletti** porte sur le traitement méta-discursif des anglicismes et l'exploitation de l'hétérogénéité énonciative dans les dictionnaires internet français et italiens consacrés à la crise économique qui commence en 2008. Le cas de figure le plus fréquent est celui dans lequel l'emprunt, qu'il s'agisse d'emprunt direct (xénismes, emprunts hybrides) ou indirect (calque morphologique, calque sémantique) est le terme à définir, figurant comme entrée. Si l'anglicisme est inclus dans la définition, alors que le mot français/italien en constitue l'entrée, l'emprunt vient fournir une information supplémentaire, étant plus connu. Deux cas de dialogisme interdiscursif sont identifiés : renvoi à d'autres sources/« couches textuelles » et l'emploi des guillemets. Pour ce qui est du premier, il s'agit, d'une part, d'informations métadiscursives fournies par les liens hypertexte (renvois à d'autres sources – spécialisées, articles de presse – qui permettent la légitimation du dire des rédacteurs et contribuent au processus de vulgarisation), d'autre part, de renvois à d'autres entrées du même dictionnaire ou au langage des experts (par exemple, par l'expression *in termini tecnici*), au langage commun (*comunemente detto, communément*) ou à la traduction du terme à partir de l'anglais (par exemple, « Banque d'affaires (ou banque d'investissement ou en anglais, *investment bank*) »). L'utilisation des guillemets est associée

à une valeur didactico-pédagogique et vulgarisatrice. Plusieurs cas de figure se présentent : l'anglicisme comme entrée entre guillemets ou en italiques se trouve isolé par des conventions graphiques ; les guillemets interviennent pour la traduction littérale en français/italien, indiquant une non-lexicalisation du calque (par exemple, « *Subprime* : signifie littéralement “en dessous du premier choix”...») ; on utilise les guillemets pour signaler la traduction d'une partie d'un emprunt hybride (par exemple, « Agenzia di rating del credito/Un'agenzia di rating (“rating” significa in inglese “classificazione”, “punteggio di merito”) è una società che assegna una valutazione di credito [...] »).

**Luminița Steriu** et **Monica Vlad** abordent le discours scientifique des scripteurs non-experts. Il s'agit de mémoires de master en roumain langue maternelle et en français langue étrangère, dont on retient les chapitres théoriques, consacrés à l'état de la question. Ce qui intéresse les auteures, ce sont l'opération de reformulation et ses marqueurs, qui permettent de renvoyer aux travaux sur la question. Une comparaison des deux types de mémoires montre que les étudiants font un usage plus important de marqueurs en roumain langue maternelle qu'en français, le marqueur roumain le plus fréquent, *astfel* (*că*), étant utilisé plus fréquemment que le marqueur français utilisé le plus souvent, *donc*. La présence peu importante de la reformulation non paraphrastique (moyennant les marqueurs *en fait*, *de fait*, *în fond*) est interprétée comme indiquant l'hésitation des scripteurs non-experts à se positionner par rapport aux sources. L'analyse des marqueurs de reformulation paraphrastique les plus fréquents aboutit aux conclusions suivantes : les marqueurs (dans les deux types de mémoire) sont surtout antéposés à l'énoncé reformulant ; c'est surtout la « réduction » comme type de reformulation qui est utilisée (les marqueurs en seront, d'une part, *donc*, *c'est-à-dire* et d'autre part, *așadar*, *adică*) ; l'« expansion » est associée avec les marqueurs *par exemple* et *astfel* (*că*). Une certaine corrélation interlinguistique peut être établie entre les différents couples de marqueurs dans les deux langues, qui présentent des fonctionnements et des valeurs proches : *donc* vs *așadar*, *c'est-à-dire* vs *adică*. En revanche, on ne pourra affirmer que *par exemple* et *astfel* (*că*) sont équivalents.

À partir des approches proposées dans ces différentes contributions, des prolongements et des réflexions nouvelles peuvent être envisagés. Nous nous y arrêtons sur deux exemples. On pourra ainsi reprendre la réflexion sur les possibilités de figement et de pragmatization autour du verbe « dire » dans les langues romanes ou autres, en s'interrogeant sur les raisons qui font que telle structure est plus susceptible que telle autre de se pragmatizer (voir déjà dans les articles de ce numéro, *devo dire*, en italien, *digo*, *digamos*, en portugais, *c'est-à-dire*, *on va dire*, *disons*, *on pourrait dire*, *je vais dire*,

*je veux dire*, etc., en français). D'autres interrogations pourront porter sur les métatermes : pourquoi seules des configurations comme *en un mot* et *en d'autres termes* sont-elles possibles en français ? Qu'en est-il dans les autres langues romanes ?

Un article *varia* vient compléter le numéro. La distinction entre négation syntaxique et négation morphologique permet à **Miguel López-Astorga** de projeter, dans cet article, des parallélismes entre les cadres théoriques offerts par la linguistique cognitive, d'une part, et par la théorie des modèles mentaux, d'autre part. Dans *Mary is not happy* (négation syntaxique) et *Mary is unhappy* (négation morphologique), si l'on considère, sur la base du couple fond/figure caractérisant la linguistique cognitive, que le concept de « happiness » correspond au fond et l'état d'esprit de Mary à la figure, il s'agit de transmettre l'idée que l'état d'esprit actuel de Mary n'est pas associé au concept de « happiness ». Si la suite *On the contrary, she is feeling really depressed* est possible avec la négation syntaxique mais impossible avec la négation morphologique, c'est parce que la première, contrairement à la seconde, implique deux perspectives ou deux espaces mentaux (le fait d'être heureux et le fait de ne pas être heureux) : la suite constitue en fait un enchaînement sur le fait d'être heureux. En plus, la théorie des modèles mentaux, et, plus particulièrement, le concept de modèles iconiques, rend compte du fait qu'à la négation syntaxique correspondent deux modèles iconiques (*Mary is not happy and Mary is depressed* et *Mary is happy and Mary is not depressed*), alors que la négation morphologique peut être associée à un seul (*Mary is unhappy and Mary is depressed*). Cette théorie permet aussi d'expliquer pourquoi *On the contrary* ne peut pas être utilisé avec la négation morphologique : le modèle iconique qui la sous-tend implique que Mary est à la fois *unhappy* et *depressed*, les deux états ne s'excluant pas. Le même connecteur (*On the contrary*) est possible avec l'autre type de négation, puisqu'il se rapporte au second des deux modèles iconiques.

## Références bibliographiques

- Apothéloz, D. (2003), « La rection dite "faible" : grammaticalisation ou différentiel de grammaticité ? », *Verbum*, XXV/3, p. 241-262.
- Authier-Revuz, J. (1984), « Hétérogénéité(s) énonciatives », *Langages*, 73, p. 98-111.
- Authier-Revuz, J. (1995) *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Larousse, Paris.
- Authier-Revuz, J. (2002), « Le fait autonymique : langage, langue, discours – quelques repères », *Actes du Colloque « Le Fait autonymique – ou de mention – dans les langues et les discours »*, SYLED, Université de la Sorbonne Nouvelle, 5-7 octobre 2000 (en ligne : <http://syled.univ-paris3.fr/colloques/autonymie-2000/theme1/authierrel.pdf>).

- Authier-Revuz, J. (2004), « La Représentation du discours autre : un champ multiplement hétérogène », in Lopez Muñoz, J. M., Marnette, S., Rosier, L. (dirs), *Le discours rapporté dans tous ses états*, L'Harmattan, Paris, p. 35-53.
- Berbinski, S. (2019), *De l'approximation. De « à peu près » à « cam așa ceva »*, Peter Lang, Berlin.
- Dostie, G. (2004), *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs. Analyse sémantique et traitement lexicographique*, Éditions Duculot, Bruxelles.
- Dostie, G., Lefevre, F. (dirs) (2017), *Lexique, grammaire, discours. Les marqueurs discursifs*, Honoré Champion, Paris.
- Gómez-Jordana Ferary, S., Anscombre, J.-C. (éds) (2015), *Langue française, 186 (Dire et ses marqueurs)*.
- Gülich, E., Kotschi, T. (1983), « Les marqueurs de la reformulation paraphrastique », *Cahiers de linguistique française*, 5, p. 305-351.
- Le Bot, M.-C., Schuwer, M., Richard, É. (dirs) (2008), *La reformulation. Marqueurs linguistiques. Stratégies énonciatives*, Presses Universitaires de Rennes.
- Mihatsch, W. (2010), « *Wird man von hustensaftwie so ne art bekiff?* » *Approximationsmarker in romanischen Sprachen*, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main.
- Rouanne, L., Anscombre, J.-Cl. (éds) (2016), *Histoires de dire. Petit glossaire des marqueurs formés sur le verbe dire*, Peter Lang, Bern.
- Steuckardt, A., Niklas-Salminen, A. (dirs) (2005), *Les marqueurs de glose*, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence.
- Traugott, E. C. (2004), « Le rôle de l'évolution des marqueurs discursifs dans une théorie de la grammaticalisation », in Fernandez-Vest, M. M. J., Carter-Thomas, S. (éds), *Structure Informationnelle et Particules Énonciatives. Essai de typologie*, L'Harmattan, Paris, p. 295-333.
- Vincent, D., Martel, G. (2001), « Particules métadiscursives et autres modes langagières : des cas de changement linguistique », *TRANEL*, 34-35, p. 141-152.

Cristina Petraș  
 Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași  
 cristina.petras@uaic.ro